Document generated on 05/16/2024 3:41 p.m.

Liberté

André Major et Yves Beauchemin

André Major, *La Folle d'Elvis*, nouvelles, Montréal, Québec-Amérique, 1981, 139 p.

Yves Beauchemin, *Le Matou*, roman, Montréal, Québec-Amérique, 1981, 583 p.

Robert Melançon

Volume 24, Number 4 (142), July–August 1982

URI: https://id.erudit.org/iderudit/30335ac

See table of contents

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)
1923-0915 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Melançon, R. (1982). Review of [André Major et Yves Beauchemin / André Major, *La Folle d'Elvis*, nouvelles, Montréal, Québec-Amérique, 1981, 139 p. / Yves Beauchemin, *Le Matou*, roman, Montréal, Québec-Amérique, 1981, 583 p.] *Liberté*, *24*(4), 80–83.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1982

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Littérature québécoise

ROBERT MÉLANÇON

André Major, *La Folle d'Elvis,* nouvelles, Montréal, Québec-Amérique, 1981, 139p.

Yves Beauchemin, *Le Matou*, roman, Montréal, Québec-Amérique, 1981, 583 p.

André Major cite un fragment de lettre de Tchékov en épigraphe à son recueil: «En ce qui concerne tout le reste — indifférence, ennui, le fait que les hommes aiment seulement leurs représentations et fantaisies, je ne peux dire qu'une chose: l'âme d'autrui n'est que ténèbres». C'est invoquer le plus subtil et le plus profond auteur de nouvelles et indiquer, en même temps qu'une esthétique sobre qui mise tout sur une parfaite simplicité, des préoccupations que je me résous — quitte à être mal entendu des sourds — à qualifier de morales. J'avancerais en d'autres termes (je ne renonce pas à me faire comprendre) qu'André Major n'écrit pas d'abord pour le fade plaisir de jouer avec les mots — à lire certains on voit bien qu'il y a en eux du commis aux écritures ou de l'écolier qui fait son alphabet — et qu'on trouvera bien plus que du «langage» dans ses récits: une représentation du réel, et un questionnement du monde qui ne se résigne pas facilement à ne pas trouver du sens plutôt que rien. Peut-être que «l'âme d'autrui n'est que ténèbres», mais André Major ne se sent pas dispensé pour autant de tenter d'y voir quelque chose. Je crois qu'il lui faut pour cela une belle indifférence aux bonnes manières littéraires d'avant-garde; cela fait un peu attardé, passablement à l'écart de la marginalité officielle.

Il faut en savoir gré à André Major, parce que *La Folle d'Elvis* est l'un des livres les plus justes qui aient été publiés au Québec ces dernières années. L'un des plus vrais également si la vérité, contrairement à ce que voulait La Rochefoucauld, ne s'oppose pas aux apparences mais les inclut en elle, dans une figure qui rend au réel tout le feuilleté de ses sens. Ainsi *Ceux qui attendent* n'oppose pas leurs solitudes symétriques et le désir de

se rencontrer que gardent chacun pour soi la serveuse et le voyageur qui s'attarde au restaurant avant de prendre son train; une rencontre a bel et bien eu lieu, et je risquerais que Major laisse entendre qu'il n'est guère possible d'aller plus loin, que cette façon de ne rien faire et de ne rien dire permet à cette serveuse et à ce voyageur de dire et de faire plus que s'ils avaient noué conversation et passé la nuit ensemble. La première nouvelle, qui donne son titre au recueil, et la huitième, *Le bon vieux temps,* laissent, me semble-t-il, peu de doutes sous ce rapport.

Je doute de mettre d'accord tous les lecteurs de *La Folle d'Elvis.* C'est que les nouvelles de Major sont plus subtiles qu'il n'y paraît et que leur surface unie recouvre une complexité qui laisse place à des interprétations passablement divergentes. Le maquettiste Mario Leclerc, en reproduisant sur la couverture (assez réussie) une œuvre hyperréaliste d'Edmund Alleyn, a proposé une lecture qui me paraît assez réductrice: certes les nouvelles de Major sont aussi exactes que l'œuvre d'Alleyn, mais elles n'en ont pas la cruauté froide et tout extérieure. En maintenant une distance ironique, et sans jamais tomber dans le prêche vaguement moralisateur que n'évite pas toujours Gabrielle Roy, Major sait entrer à l'intérieur de ses personnages avec ce que j'appellerai, faute de mieux trouver, une sympathie bienveillante et lucide. En cela, il est bien de la lignée de Tchékov.

Pourtant ce beau recueil de nouvelles n'est pas le livre admirable qu'il aurait pu. J'aurais du mal à le prouver à moins d'une fastidieuse et pédante exégèse stylistique: ces choses sont affaire de détails, elles se jugent par la pratique, et elles se sentent plus qu'elles ne se raisonnent — Balzac disait que les peintres pensent le pinceau à la main. Je dirai sans autre démonstration que le style de ces nouvelles, le plus souvent soigné, correct, honnête, n'atteint pas à l'intensité qu'il devrait et qu'il aurait pu. Je ne doute pas qu'André Major ait soigneusement travaillé, ni qu'il ait mené son texte aussi loin qu'il le pouvait. Qu'il le pouvait *seul.* Avec l'aide d'un éditeur qui serait plus qu'un intermédiaire entre imprimeurs et libraires, en travaillant avec un lecteur de manuscrits compétent, il aurait pu atteindre à un texte d'un tout autre niveau et donner *sa* vraie mesure. Mais chez les éditeurs québécois, le métier de directeur littéraire, quand il existe, paraît se réduire à faire un tri

sommaire dans la masse des manuscrits, à repérer ceux qui peuvent tolérer l'impression et à préparer un devis. On ne s'est pas avisé ici, semble-t-il, qu'un éditeur *doit* revoir soigneusement, crayon à la main, le manuscrit et qu'il *doit* faire travailler l'auteur jusqu'à ce que celui-ci ait atteint la limite de ce qu'il peut faire. Evidemment c'est un travail difficile, et ingrat, qui demande du temps, de la compétence et une bonne dose d'abnégation. Il est sans doute plus simple de demander des subventions et de se plaindre du prétendu «dumping» des éditeurs français. Mais s'est-on déjà vraiment demandé pourquoi presque tous les romans, essais, recueils de poèmes et de nouvelles publiés au Québec ont tellement l'air approximatifs et inachevés?

* *
*

Je ne crois pas avoir lu de roman qui rende autant que *Le Matou*, de façon si juste, la réalité de Montréal. Pas la moindre fausse note: les bruits, les odeurs, la lumière, l'atmosphère des quartiers, les intonations et les façons d'être de leurs habitants, tout s'y trouve avec une précision et une vigueur peu communes. Le roman québécois propose le plus souvent une vision doloriste du monde, toute une galerie d'esquisses, de ratés, de faibles, de velléitaires qui cultivent l'échec et la lamentation comme d'autres recherchent les émotions fortes, la passion, ou courtisent la fortune. Il y a de l'Aurore-enfant-martyre dans presque tous les romans québécois, cela est trop patent pour que je me sente tenu de donner des exemples. Je crois que ce gémissement uniforme est une représentation fausse, qui renvoie plus à l'aveuglement ou au manque d'énergie des écrivains qu'à quelque carence de la réalité qu'ils décrivent. C'est sans doute ce qui explique que les romans québécois atteignent si peu de lecteurs: ceux-ci ne s'y retrouvent pas, pis, ils s'y ennuient. Yves Beauchemin échappe complètement à cette dépression nationale, et les personnages de son roman ont cette qualité la plus rare: ils débordent littéralement de vie, et on se prend à croire qu'on va les rencontrer dans la rue, comme les personnages de Balzac. N'en déplaise aux théoriciens de l'écriture, il y a là une réussite peu commune: Beauchemin impose à son lecteur ce que Coleridge appelait la

suspension momentanée de l'incrédulité. C'est sans hyperbole que j'écris qu'il l'*impose*: après avoir lu les trois ou quatre premières pages du *Matou,* qui en compte près de six cents, on n'est littéralement plus capable de le lâcher avant d'arriver à la fin. C'est que Beauchemin réussit superbement cette chose difficile entre toutes: raconter une histoire complexe, multiplier les personnages, les lieux, les événements, animer tout un monde. Certes, il ne recule pas devant les gros moyens, les recettes éprouvées, toutes les ficelles du métier. Mais c'est toujours avec la plus grande maîtrise, comme en se jouant, avec un sens de l'efficacité qu'on ne prend jamais en défaut. Et puis il y a dans ce roman des subtilités, des finesses de construction, des inventions dont la moindre ferait la réputation de plus d'un écrivain patenté d'avant-garde. Beauchemin, lui, atteint à ce comble de l'art où l'art se fait oublier: il ne se sent pas obligé pour avoir l'air profond de faire entendre à chaque page le bruit de sa machine à écrire, il n'étale pas ses moyens, il écrit au lieu de tenir un discours sur l'écriture, et il donne à goûter la forte saveur de la vie. C'est cela, je crois, être un romancier. Allez-y voir, vous ne le regretterez pas: il arrive que la lecture soit un bonheur.